

SECONDE PARTIE

LIVRES DIDACTIQUES ET SAPIENTIAUX



OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

584. — Quels sont les livres didactiques, sapientiaux et poétiques ; division de la seconde partie.

On donne le nom de livres *didactiques* et *sapientiaux* à ceux des écrits de l'Ancien Testament qui ont pour objet plus spécial d'enseigner la sagesse, c'est-à-dire les règles et les moyens de bien vivre, d'où le nom de livres *moraux* par lequel on les désigne aussi quelquefois. Le titre de livres *sapientiaux* est spécialement réservé aux Proverbes, à l'Ecclésiaste, au Cantique des cantiques, à la Sagesse et à l'Ecclésiastique. — Les Hébreux nomment livres *poétiques* Job, les Psaumes et les Proverbes, parce que ce sont les trois livres de l'Ancien Testament où les règles de la poésie hébraïque sont le plus constamment et le plus strictement observées. Job est *historique* en même temps que *didactique* : il sert, par la place que lui attribue la Vulgate, comme de transition entre les deux espèces d'écrits au milieu desquels il est placé, étant historique comme ceux qui le précèdent et didactique comme ceux qui le suivent. Nous le rangeons parmi les livres didactiques, parce qu'il traite de questions morales dans sa presque totalité et parce qu'il n'est pas écrit en prose, mais en vers, comme les Psaumes et les Proverbes. Les premiers livres dont nous avons à nous occuper étant composés en vers hébreux, nous traiterons 1° de la poésie hébraïque, et ensuite 2° de Job, 3° des Psaumes, 4° des Proverbes, 5° de l'Ecclésiaste, 6° du Cantique des cantiques, 7° de la Sagesse, et enfin 8° de l'Ecclésiastique.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POÉSIE HÉBRAÏQUE.

585. — Division du chapitre.

Nous nous occuperons dans cinq articles : 1° de la poésie hébraïque en général ; 2° du parallélisme ; 3° des vers hébreux ; 4° des strophes ; 5° de quelques particularités de la poésie hébraïque.

ARTICLE I.

De la poésie hébraïque en général.

Utilité de cette étude. — Classification des livres poétiques de la Bible. — Caractère général de la poésie hébraïque. — Caractères particuliers.

586. — Quelle utilité y a-t-il à connaître la forme de la poésie hébraïque ?

L'étude de la forme de la poésie hébraïque n'est pas une étude de pure curiosité. En connaissant bien les règles auxquelles elle était soumise, on comprend mieux un certain nombre d'écrits de l'Ancien Testament, c'est-à-dire ceux qui sont composés en vers et qui, à cause même de leur style, sont les plus obscurs et les plus difficiles de tous. Or, ces écrits sont nombreux, puisqu'ils renferment près de la moitié de l'Ancien Testament hébreu, c'est-à-dire les livres sapientiaux et les prophètes (1) ; les livres historiques eux-mêmes contiennent beaucoup de morceaux poétiques.

(1) On ne compte d'ordinaire, d'après les Juifs, que trois livres proprement poétiques, Job depuis III, 2 jusqu'à XLVII, 6, les Psaumes et les Proverbes, n° 584 ; mais les Lamentations, le Cantique des cantiques, Isate et une grande partie des prophètes sont aussi écrits dans une forme poétique particulière ou contiennent des morceaux en vers.

287. — De la classification des livres poétiques de la Bible.

1° On s'est donné beaucoup de peine pour classer les poèmes hébreux dans les genres littéraires connus des Grecs et des Latins. Cette peine est assez inutile. La Poétique d'Aristote ne donne pas la forme nécessaire de toute poésie, et Job, pour n'être pas un drame selon le type hellénique, n'en est pas moins un magnifique poème.

2° La poésie de la Bible est en général lyrique. On peut la subdiviser en didactique, gnomique, élégiaque, dramatique même, si l'on veut, mais aucun de ces genres n'est parfaitement tranché; toutes les subdivisions rentrent plus ou moins les unes dans les autres, et tous les poètes d'Israël sont des lyriques, en ce sens qu'ils expriment toujours les sentiments personnels qu'ils éprouvent.

3° Le véritable caractère des chants hébreux, c'est qu'ils sont religieux. Dieu, qui les inspire, y occupe toujours la première place, quand il n'en est pas le sujet unique. Les Psaumes, en particulier, sont remplis de Dieu. De là l'enthousiasme, le lyrisme des poètes d'Israël, et cet accent particulier qui a fait de leurs chants les chants de l'univers chrétien.

288. — Caractère général de la poésie hébraïque.

1° La poésie hébraïque a cela de commun avec toutes les poésies du monde, que son langage est plein d'éclat et de magnificence. Dans toutes les littératures, les poètes se distinguent des prosateurs par un style plus brillant, plus vif, plus harmonieux et plus imagé. Les poètes orientaux ne diffèrent, sous ce rapport, de nos poètes occidentaux que par une plus grande hardiesse, une profusion plus abondante de métaphores, des hyperboles plus fortes, un coloris plus riche, dont la vivacité égale celle de leur soleil: tous ces traits se remarquent dans la poésie biblique.

Aucune partie du globe n'offre, dans un aussi petit espace, une variété pareille à celle de la Palestine. On y trouve tous les climats, les montagnes et les plaines, la mer et le Jourdain, les champs fertiles et l'aride désert, une flore et une

faune variées. Quelle abondance d'images offre au poète d'Israël cette terre bénie! n^{os} 345 et 432-441. Les comparaisons pleines de grâce ou de grandeur s'offrent en foule à son imagination, depuis les cèdres du Liban et les pics neigeux de l'Hébron jusqu'aux lis de la vallée et aux plantations de roses de Jéricho. Il peut contempler tous les grands spectacles de la nature, l'orage qui gronde au sommet des montagnes et les soulèvements majestueux des flots de la mer. La langue qu'il a à sa disposition, et qui est toute composée de termes concrets, vient enrichir encore d'innombrables figures le langage du poète et fournir d'inépuisables couleurs à sa palette. L'hébreu n'est pas un idiome riche; il a cependant de nombreuses expressions pour peindre la nature et exprimer les sentiments religieux, et quel admirable usage sait en faire un artiste comme David ou comme l'auteur de Job! Leur poésie est toujours une peinture; elle est souvent aussi une musique. Des mots bien formés, des sons imitatifs, donnent à la pensée un merveilleux relief. Enfin, la simplicité de la syntaxe imprime aux poèmes hébreux un cachet particulier qui en augmente le charme.

2° Un certain nombre d'images reviennent fréquemment dans la poésie hébraïque, et il importe d'en connaître exactement la signification pour bien comprendre nos livres sacrés. — Avant que le Christianisme eût adouci les mœurs, la guerre était beaucoup plus cruelle et plus sanglante qu'aujourd'hui; elle n'était que meurtres et rapines sans fin; la guerre et la violence sont par conséquent synonymes du plus grand des maux; et la paix, au contraire, signifie le bonheur et l'ensemble de tous les biens. — En dehors de la guerre à main armée, les maux dont les hommes d'alors avaient le plus à souffrir étaient d'abord l'oppression du faible par le fort, du petit par le puissant, et ensuite la tromperie et la fourberie, vices très communs en Orient. Aussi ces deux espèces de péchés sont-elles considérées dans les Psaumes et dans les prophètes comme celles qui résument tous les autres, tandis que la justice, opposée à la violence qui opprime, et la sincérité ou la fuite du mensonge sont regardées comme la

perfection, Ps. XIV, etc. La lumière du jour, grâce à laquelle on est en sécurité, est l'emblème du bien ; les ténèbres de la nuit, pendant lesquelles le méchant peut nuire plus aisément, sont le symbole du mal. L'eau qui rafraîchit, la source qui fertilise le sol qu'elle arrose, l'arbre et l'ombre qui reposent, dans ces pays brûlés par le soleil, sont l'image du bonheur et de la joie ; la sécheresse, l'aridité du désert, celle de l'affliction et de la souffrance.

389. — Caractères particuliers de la poésie hébraïque.

Mais, dans toutes les langues, la poésie ne se distingue pas seulement de la prose par le style, elle s'en distingue aussi par la forme. A ce langage divin il faut un rythme, une cadence particulière, je ne sais quelle harmonieuse symétrie qui rende mieux que le terre à terre de la langue vulgaire les sentiments dont débordent l'âme, transportée par l'enthousiasme dans une région supérieure et voulant exprimer par une manière de parler extraordinaire des idées et des émotions qui ne sont pas communes. De là des règles plus ou moins difficiles auxquelles s'astreint le poète, un moule artificiel dans lequel il doit couler sa pensée.

Si le fond du style est le même chez tous les poètes, la forme de la poésie n'est pas semblable chez les différents peuples : elle varie selon le génie des langues et de ceux qui les parlent. Le vers grec et latin est mesuré par la quantité des syllabes qui le composent ; le vers français est essentiellement constitué par le nombre des syllabes et par la rime. Chez les Hébreux, nous ne rencontrons pas la rime ; d'après plusieurs orientalistes, on y trouve une certaine mesure prosodique ; mais, de l'avis de tous, ce qui distingue particulièrement la poésie hébraïque et lui donne une physionomie propre, tout à fait distincte de celle de la poésie des langues occidentales, c'est le *parallélisme*.

ARTICLE II.

Du parallélisme.

Découverte du parallélisme en 1753. — Difficulté de le reconnaître quelquefois dans les versions. — Définition. — Epitopes. — Moyens d'en varier la monotonie. — Utilité de la connaissance du parallélisme.

* 390. — Le parallélisme de la poésie hébraïque signalé pour la première fois en 1753.

1° C'est Lowth qui, le premier, dans ses *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, publiées en 1753 à Oxford, où il était professeur, a établi l'existence du parallélisme dans la poésie hébraïque et a créé le mot, *parallelismus membrorum*, aujourd'hui universellement adopté (1).

2° Le trait le plus caractéristique de la poésie hébraïque, qui nous paraît aujourd'hui si saillant et en quelque sorte si palpable, n'avait donc pas été soupçonné par les anciens ; du moins ne l'ont-ils pas signalé en tant que mécanisme poétique, et n'en ont-ils tiré aucun parti pour l'interprétation de l'Écriture. Il est vrai que la plupart des Pères et des commentateurs n'ont pu lire les livres poétiques de l'Ancien Testament dans la langue originale, et que le parallélisme n'est pas toujours aussi visible dans les traductions que dans le texte primitif.

3° « Le lecteur qui ne connaît la Bible que par nos versions ordinaires a de la peine à distinguer la poésie de la prose, dit M. Reuss (2). Elles ne se ressemblent que trop par la forme qu'on donne au texte dans l'impression, et malheureusement les traducteurs se sont bien peu préoccupés autrefois du besoin d'en faire sentir la différence. Ils peuvent alléguer comme excuse que les docteurs juifs eux-mêmes, des mains desquels nous avons reçu les originaux, ne paraissent pas

(1) L'Allemand Herder en a popularisé et complété la notion dans son livre de *l'Esprit de la poésie hébraïque*, Dessau, 1782 et 1783, traduit en français par M^{me} de Carlowitz. L'abbé du Contant de la Molette l'exposa en France dans son *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, en 1781.

(2) Reuss, *Le Psautier*, p. 11.

l'avoir nettement entrevue. Ce n'est que bien tard, au moyen âge, que ceux-ci ont cherché à signaler le caractère poétique de certains livres, en y appliquant un autre système d'accents, c'est-à-dire de signes de prononciation musicale, que celui qui était employé pour la prose, laquelle se récitait également à la synagogue d'une manière cadencée. Les livres auxquels nous faisons allusion étaient les Psaumes, les Proverbes et Job. On alla même, plus loin encore à l'égard de quelques morceaux de poésie insérés dans les livres historiques, et dont on disposa le texte d'une façon assez curieuse, mais qui trahissait en même temps l'absence de toute critique esthétique chez les rédacteurs. Mais cette méthode ne prévalut pas, et il n'y en a nulle trace dans les traductions. Les copistes grecs seuls, chez lesquels on peut supposer un goût littéraire plus développé, prirent l'habitude (1) d'écrire les livres que nous venons de nommer, et quelques autres encore plus ou moins judicieusement choisis, en coupant les lignes comme nous faisons en écrivant des vers. Il y a donc là de quoi faire avancer l'intelligence des textes et en aider l'appréciation, rien que par les soins qu'on mettra à en retablir la forme telle qu'elle a dû se présenter à l'esprit des auteurs mêmes, qui ne disposaient pas des moyens matériels de la rendre visible à l'œil. »

* Les Psaumes et les autres livres poétiques de l'Ancien Testament sont imprimés chez nous comme si l'on imprimait Homère et Virgile sans tenir compte de la fin du vers et sans aller à la ligne pour le commencement du vers suivant. Pour combien de lecteurs de l'*Iliade* et de l'*Énéide* la forme de la poésie grecque et latine ne serait-elle pas ainsi perdue? Néanmoins, avec un peu d'attention, il est aisé de retrouver le parallélisme du livre original, dans notre Vulgate latine, sinon dans les traductions françaises, qui n'ont pas suivi toujours d'assez près le texte et ne sont trop souvent que des paraphrases, dans lesquelles la forme poétique des chants hébreux est dénaturée parce qu'elle était ignorée.

(1) Comme par exemple dans le *Codex Sinaiticus*, découvert au mont Sinai par Tischendorf. Cf. n° 596, note, et 668, note.

* 591. — Difficulté de distinguer le parallélisme dans les versions, causée, en plusieurs cas, par la coupure inexacte des versets.

Cependant, pour reconnaître le parallélisme dans certaines éditions latines, il faut suivre plutôt le sens que les versets.

La loi du parallélisme était encore inconnue quand a été faite la division des versets dans la Bible, division généralement attribuée à Robert Etienne, qui l'aurait fixée dans ses éditions de la Bible hébraïque, grecque et latine, de 1534 à 1555, n° 92. Par suite de cette ignorance, les coupures portent plus d'une fois à faux. Dans le Psaume xli (hébreu XLII), versets 6 et 7 :

Pourquoi t'affliges-tu, ô mon âme,
Pourquoi te troubles-tu?
Espère en Dieu, car je le louerai sans cesse;
Il est le salut de ma face, il est mon Dieu.

La fin de la strophe a été ainsi coupée : « 6. Espère en Dieu, parce que je le louerai encore; il est le salut de ma face 7, et mon Dieu (1). » Ces fausses coupures ont été rectifiées dans un grand nombre d'éditions. Dans le chant liturgique, la division des vers est aussi très souvent corrigée.

592. — Définition du parallélisme.

1° Lowth définit le *parallélisme la correspondance d'un vers avec un autre*. Il l'appelle le *parallélisme des membres*, parce que la répétition de deux ou trois membres parallèles est un des caractères constitutifs de la poésie hébraïque, où il n'y a jamais de vers isolé. C'est une sorte de rime de la pensée, une symétrie de l'idée, exprimée ordinairement deux fois, ou quelquefois trois, en termes différents, tantôt synonymes, tantôt opposés.

Langue
du-juste
argent choisi

Coeur
des-méchants
sans valeur.

Prov., X, 20 (2)

(1) Voir plusieurs exemples dans M. Fabbé Bertrand, *Les Poèmes disposés suivant le parallélisme, traduits de l'hébreu*, Introduction, p. XXXVI-XXXVII. Le seul Ps. XXXIX, héb. XL, offre plusieurs cas de fausses divisions.

(2) Il y a dans cet exemple de parallélisme une très belle opposition

2° On a comparé le parallélisme au balancement d'une fronde; on pourrait le comparer peut-être plus justement au mouvement d'un balancier qui va et revient sur lui-même. Ces répétitions de la même pensée décèlent un trait du caractère oriental qui est plus lent que vif, qui n'a jamais attaché au temps la même valeur que nous, et s'est toujours complu dans la méditation des mêmes idées. Il faut d'ailleurs reconnaître que le parallélisme est jusqu'à un certain point dans la nature des choses, au moins pour le chant, puisque les refrains sont de toutes les époques et de tous les pays.

593. — Des diverses espèces de parallélisme.

Nous avons dit qu'on peut comparer le parallélisme au mouvement d'un balancier. Rien n'est plus monotone en soi que la régularité de ce va-et-vient qui ne change jamais. La variété est cependant un élément nécessaire de la beauté. La monotonie ne devait-elle donc pas devenir l'écueil fatal de toutes les compositions poétiques d'Israël? Ce danger a été évité beaucoup mieux que dans nos poèmes en vers alexandrins, grâce à la souplesse du génie hébraïque et à la diversité des combinaisons qu'il a su introduire dans le parallélisme. Il y en a quatre espèces principales, qu'on appelle parallélisme synonymique, antithétique, synthétique et rythmique.

1° Le parallélisme est *synonymique* quand les membres parallèles se correspondent en exprimant en termes équivalents le même sens. Assez fréquemment, il y a gradation dans la pensée, quoique elle reste substantiellement la même dans les deux membres. On trouve de nombreux exemples de cette espèce de parallélisme dans les psaumes. Lowth a signalé

de mots en même temps que de pensées. Ce qui vaut le moins dans l'homme, d'après les versets qui précèdent, c'est la langue, et néanmoins elle est très précieuse dans le juste; au contraire, ce qui vaut le plus, le cœur, n'a pas de prix dans le méchant. — Le vers que nous avons cité est construit, en hébreu, avec encore plus d'artifice dans l'original que dans la traduction; c'est mot à mot : « Argent choisi — langue — du juste; cœur — des méchants — sans valeur. » La langue et le cœur désignent ici du reste la même chose, la pensée et le sentiment.

déjà, comme un des plus beaux, le psaume CXIV (selon l'hébreu, première partie du psaume CXIII, selon la Vulgate) :

Quand Israël sortit de l'Égypte,
La maison de Jacob, [du milieu] d'un peuple barbare,
Juda devint son sanctuaire,
Israël, son royaume.

La mer [le] vit et elle s'enfuit,
Le Jourdain recula en arrière,
Les montagnes bondirent comme des bœufs,
Les collines, comme des agneaux.

Pourquoi l'enfuir, ô mer?
[Pourquoi] Jourdain, reculer en arrière?
[Pourquoi] bondir comme des bœufs, ô montagnes,
[Et vous], collines, comme des agneaux?

Tremble devant la face du Seigneur, ô terre!
Devant la face du Dieu de Jacob,
Qui change la pierre en sources abondantes;
Et le rocher en ruisseaux d'eau [vive].

2° Le parallélisme est *antithétique* quand les deux membres se correspondent l'un à l'autre par une opposition de termes ou de sentiments. Cette espèce de parallélisme est surtout usitée dans les Proverbes, parce qu'elle est conforme à l'esprit de la poésie gnomique : l'antithèse fait mieux ressortir la pensée qui est le fond de la sentence et de la maxime :

Les coups de l'ami sont fidèles,
Les baisers de l'ennemi sont perdus.
L'homme rassasié dédaigne le miel.
L'affamé [trouve] doux même ce qui est amer.

Prov., xxvii, 6-7.

On en rencontre aussi de beaux exemples dans les Psaumes :

Ceux-ci se confiaient dans leurs chariots, ceux-là dans leurs
Et nous dans le nom de Jéhovah, notre Dieu. [coursiers,
Ils ont fléchi, ils sont tombés;
Et nous, nous sommes debout, nous sommes fermes.

Ps. XIX (XX), 8-9.

3° Le parallélisme est *synthétique* quand il consiste seulement dans une ressemblance de construction ou de mesure : les mots ne correspondent pas aux mots et les membres de

phrase aux membres de phrase comme équivalents ou opposés par le sens, mais la tournure et la forme sont identiques : le sujet répond au sujet, le verbe au verbe, l'adjectif à l'adjectif et la mesure est la même. La seconde partie du Ps. XVIII (XIX), *Cœli enarrant gloriam Dei*, contient des exemples remarquables de parallélisme synthétique :

La loi de Jéhovah est parfaite,
Récitant l'âme ;
Le précepte de Jéhovah est fidèle,
Instruisant le simple ;
Les commandements de Jéhovah sont justes,
Réjoissant le cœur ;
Le décret de Jéhovah est pur,
Éclairant les yeux...
Plus désirable que l'or,
Que des monceaux d'or ;
Plus doux que le miel,
Que le rayon de miel.

4° Le parallélisme est néanmoins quelquefois simplement apparent et ne consiste que dans une certaine analogie de construction ou dans le développement de la pensée en deux vers. Il est alors purement *rythmique* et se prête par-là même à des combinaisons infinies. Les poètes hébreux en font un usage assez fréquent, et c'est surtout grâce à lui et aux formes multiples qu'ils savent lui donner qu'ils ont réussi à éviter la monotonie à laquelle semblait les condamner fatalement la forme même de la poésie hébraïque.

* 594. — Des moyens employés par les poètes hébreux pour introduire la variété dans le parallélisme.

I. — Ils ont su introduire la variété dans toutes les formes de parallélisme par une multitude de procédés ingénieux dont nous n'énumérerons qu'un petit nombre.

1° Tantôt le verbe exprimé dans le premier membre est sous-entendu dans le second :

Quand Israël sortit de l'Égypte,
La maison de Jacob — [du milieu] d'un peuple barbare,
Juda devint son sanctuaire,
Israël — son royaume.

2° Tantôt le sujet du premier hémistiche devient régime du second :

Dans l'iniquité j'ai été formé,
Et dans le péché ma mère m'a conçu. Ps. I, 7.

3° Ou bien le discours direct est substitué à l'indirect :

Il est bon de louer Jéhovah,
Et de chanter ton nom, ô Très-haut. Ps. XCII, 2.

4° Le parallélisme strict est rompu par l'emploi de diverses figures, de l'inversion, de l'interrogation, de l'exclamation, de l'ellipse :

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam,
Et secundum multitudinem miserationum tuarum, — deum
[iniquitatem meam.

Mon âme est troublée, beaucoup,
Et toi, Jéhovah, jusqu'à quand? Ps. VI, 4.

Ils crient au secours... et point de sauveur,
Vers Jéhovah... et il ne leur répond pas. Ps. XVIII, 42.

5° Le sens, suspendu dans le premier membre, n'est terminé que dans le second, et le parallélisme est indiqué par la répétition des mêmes mots :

Louez, serviteurs de Jéhovah,
Louez le nom de Jéhovah. Ps. CXII, 1.

II. — Ces moyens de varier le parallélisme, empruntés à la grammaire et à la rhétorique, ne sont pas les seuls qu'aient employés les poètes d'Israël. Ils ont eu recours encore à d'autres, qui modifient davantage la forme poétique et produisent une diversité plus grande.

1° La pensée que veut exprimer le poète embrasse quelquefois quatre membres, et alors, par un procédé analogue à celui de nos vers à rimes mêlées ou croisées, les membres parallèles ne se suivent pas deux à deux, mais sont intervertis, de sorte que, par exemple, le premier est parallèle avec le dernier et le second avec l'avant-dernier.

Mon fils, si ton cœur est sage,
Mon cœur se réjouira,

Mes reins tressailliront d'allégresse,
 Quand tes lèvres proféreront des paroles sensées,
 Prov., XXIII, 15-16.

Dans l'exemple suivant, le premier membre répond au troisième, et le second au quatrième :

J'enivrerai mes flèches de sang,
 Mon épée se nourrira de chair,
 Du sang des morts et des captifs,
 De la tête des chefs ennemis. Dent., XXXII, 42.

2° Les parallélismes synonymique et antithétique sont quelquefois employés simultanément :

La vérité germera de la terre,
 La justice poindra des cieus. Ps. LXXXIV, 12.

3° Le nombre des membres parallèles peut être multiplié et porté à trois ou même à quatre. Il est de trois dans cette imprécation de David, Ps. VII, 6 :

Que l'ennemi me poursuive et m'atteigne,
 Qu'il foule ma vie aux pieds,
 Qu'il me réduise en poussière :

Le Psaume xc, 5-6, nous présente quatre membres parallèles consécutifs, combinés deux à deux avec beaucoup d'art :

Ne crains point les terreurs de la nuit,
 Ni la flèche lancée dans le jour,
 Ni la peste qui s'avance dans l'obscurité,
 Ni la contagion qui exerce ses ravages en plein midi.

4° Enfin la diversité de mesure dans le vers, c'est-à-dire du nombre de mots ou de syllabes mesurées qui le composent régulièrement, permet d'introduire un nouvel élément de variété dans le parallélisme, en alternant les vers de diverses mesures ou en les mêlant au gré du poète, comme nous aurons occasion de le dire plus tard. Nous en avons cité plus haut un exemple, tiré du psaume *Cæli enarrant gloriam Dei*, à propos du parallélisme synthétique, n° 503, 3° ; en voici un autre exemple, emprunté au Ps. XIV (Vulgate, XII) :

L'insensé a dit dans son cœur :
 Dieu n'est pas.

Ses œuvres sont corrompues, abominables ;
 Nul n'agit bien.

Jéhovah, du haut du ciel, jette les yeux
 Sur les enfants des hommes,
 Pour voir s'il est un homme sage,
 Cherchant Dieu.

Tous ont dévié, tous sont pervertis ;
 Nul n'agit bien !

595. — Utilité de la connaissance du parallélisme.

1° Tout ce que nous avons dit jusqu'ici du parallélisme montre clairement quel avantage offre cette forme particulière de la poésie hébraïque, pour faire passer cette dernière dans une langue différente, sans lui enlever complètement son cachet. Toutes les formes poétiques, qui consistent exclusivement dans la mesure prosodique ou la rime des mots, disparaissent nécessairement dans les traductions ; au contraire le parallélisme existant d'ordinaire, non dans les sons, mais dans la pensée même, peut être aisément conservé. On dirait que Dieu, qui voulait que les poèmes qu'il avait inspirés aux chantres d'Israël devinssent le chant et la prière de l'Église universelle et du monde entier, voulut aussi qu'ils fussent jetés dans un moule poétique capable d'être facilement transporté dans toutes les langues parlées sous le ciel.

2° L'étude du parallélisme a donc une véritable importance littéraire, et puisque Dieu a voulu qu'une partie de la parole révélée nous fût transmise sous forme de poèmes, il ne peut pas être indifférent pour un chrétien de connaître les règles et les lois qui le régissent. Mais là n'est pas cependant le principal intérêt de cette étude. Elle a une utilité plus grande encore. S'il nous est avantageux de connaître les beautés littéraires de la Bible, il l'est bien davantage d'en pénétrer le sens. Or, la connaissance du parallélisme est un moyen puissant de mieux saisir la signification d'un grand nombre de passages, qu'on rencontre précisément dans les livres les plus obscurs et les plus difficiles de la Sainte Écriture. Bien des endroits des Psaumes, par exem-

ple, deviendront clairs et intelligibles à qui leur appliquera pour les comprendre les règles du parallélisme synonymique ou antithétique. Ainsi le sens d'*in virtute tua*, dans le passage suivant du Ps. cxxi, 7 :

Fiat pax in virtute tua
Et abundantia in turribus tuis

est déterminé par le parallélisme. Puisque *in virtute* correspond à *in turribus*, il doit avoir un sens analogue et désigner par conséquent ce qui fait la force de Jérusalem et lui assure la paix, c'est-à-dire ses murailles, comme l'a traduit S. Jérôme dans sa version des Psaumes sur l'hébreu, *in muris tuis* (1). De même, Ps. lxxv, 3 :

Et factus est in pace locus ejus,
Et habitatio ejus in Sion.

le mot *in pace* doit désigner Jérusalem, *Salem*, séjour de la paix, parce qu'il correspond à Sion. Le parallélisme sert même quelquefois à déterminer la vraie leçon. Ainsi il prouve que dans le verset 17 du Ps. xxi, qui a une si grande portée, il faut lire avec notre Vulgate, *kaarou, foderunt*, et non *kāari*, comme un lion, ainsi que le porte le texte massorétique, parce que cette dernière leçon détruit le parallélisme :

Foderunt manus meas et pedes meos,
Dinumeraverunt omnia ossa mea.

ARTICLE III.

Le vers hébreu.

Son existence. — Sa nature. — Espèces diverses.

* 596. — De l'existence du vers hébreu.

L'existence d'un vers hébreu, constitué soit par la quantité prosodique des mots, soit par le nombre des syllabes, est tellement évidente dans le texte original, qu'on ne peut sérieusement la contester, quoique on n'ait pas songé pendant longtemps à la remarquer (2). Chaque membre du paral-

(1) Voir Kaulen, *Handbuch zur Vulgata*, 1870, p. 28-29.

(2) Les Pères connaissaient l'existence du vers hébreu, n° 597. Mais

lélisme formé un vers dans la poésie hébraïque. Quelques critiques ne le considéraient que comme un hémistiche, mais il paraît plus naturel et plus exact de le compter comme un vers complet, puisque le parallélisme se compose quelquefois de trois membres (1). Si le vers se composait de deux membres parallèles, le parallélisme de trois membres ne pourrait s'expliquer. Les Psaumes cxi et cxx, dont chaque membre parallèle commence par une lettre de l'alphabet, et dont le parallélisme est quelquefois triple, prouvent également que chaque membre forme un vers.

597. — Existe-t-il dans le vers hébreu une mesure proprement dite?

L'élément constitutif du vers hébreu, c'est la quantité prosodique, selon les uns, le nombre des syllabes selon les autres.

Plusieurs auteurs anciens, Josèphe (2), S. Jérôme et d'autres encore, ont affirmé que les vers hébreux étaient prosodiques; ils ont parlé d'hexamètres et de pentamètres. S. Jérôme dit en particulier des vers du livre de Job : *Hexametri versus sunt, dactylo spondeoque currentes, et propter linguæ idioma, crebro recipientes et alios pedes, non earumdem syllabarum sed eorundem temporum. Interdum quoque*

comme ils lui attribuaient une mesure prosodique dont on ne retrouvait pas les traces, on a généralement cru, parmi les modernes, qu'il n'y avait pas en hébreu de vers proprement dits. On peut voir dans Ugolini, *Theaurus*, t. xxxi, les principaux ouvrages publiés pour établir le contraire. — Dans l'antiquité, le commentaire des Psaumes qu'on trouve dans les œuvres de S. Athanase, sous le titre de *De titulis Psalmorum*, t. xxvii, col. 619-644, divise exactement, à peu d'exceptions près, les Psaumes vers par vers. La version copte indique en chiffres le nombre de vers contenus dans les Psaumes. Les anciens manuscrits grecs du texte et même beaucoup de latins sont écrits vers par vers et vont à la ligne pour chaque vers. L'édition de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Écclésiaste, du Cantique des Cantiques et des prophètes, contenue dans le t. xxviii de la Patrologie latine de Migne distingue chaque vers en allant à la ligne. Voir Antonelli, *Præfatio*, n° 30, Pat. gr., t. xxvii, col. 631-634, et les sources auxquelles il renvoie.

(1) Ps. vii, 6; xv, 3; xviii, 9; Prov., i, 22, 27; Job, x, 17, etc.

(2) Josèphe, *Antiq. Jud.*, II, xvi, 4; VII, II, 3.

rhythmus ipse dulcis et tinnulus fertur numeris lege metri solutis (1). Jusqu'à notre époque, on a rejeté, comme étant sans fondement, l'opinion de ces écrivains. M. Le Hir a tenté de la défendre en rapprochant la poésie hébraïque de la poésie syriaque (2). D'après lui le vers hébreu se compose, comme notre vers français, d'un nombre déterminé de syllabes. M. Bickell est allé plus loin; il croit, non sans vraisemblance, le vers hébreu analogue au vers syriaque et le fait consister en une combinaison d'iambes et de trochées.

* 598. — Le vers hébreu d'après M. Bickell.

D'après M. Bickell, 1° le vers hébreu est composé d'un nombre déterminé de syllabes, sans distinction des brèves ou des longues (3). — 2° Une syllabe accentuée alterne régulièrement avec une syllabe non accentuée, de sorte que si l'on donne aux pieds ainsi formés les noms de la prosodie classique, les *trochées* et les *iambes* entrent seuls dans la poésie hébraïque. L'accent est généralement placé sur la pénultième. Pour le déterminer, on doit consulter, non pas les règles des massorètes, mais les analogies de la langue syriaque. — 3° Le vers le plus usité chez les Hébreux est le vers *heptasyllabique* ou de sept syllabes. Le livre de Job, III-XIII, 6, et celui des Proverbes tout entier, ainsi que la plu-

(1) S. Hieron., *Pref. in Job*. Voir tous les passages des anciens sur ce sujet, recueillis par M. Grandvaux, dans Le Hir, *Le livre de Job*, Introduction, § III, p. 54 sq.; cf. p. 185, note.

(2) Dans *Le Rhythme chez les Hébreux*, *Le livre de Job*, p. 183-215. « En résumé, dit-il, p. 212, la prosodie hébraïque était des plus simples, comptait les syllabes sans les mesurer et les unissait toujours en nombres pairs, affectait de préférence certaines positions pour l'accent, mettait le parallélisme de la pensée à côté du parallélisme des termes dans les deux fractions du vers ou dans les deux moitiés du distique, et entremêlait les vers avec assez peu de régularité dans la même pièce. »

(3) Pour compter les syllabes, il faut modifier assez souvent la ponctuation massorétique. De plus, M. Bickell ne tient quelquefois aucun compte ni du *schewa*, ni des semi-voyelles, ni, dans la plupart des cas, des voyelles auxiliaires. Les voyelles initiales sont parfois élidées. — Les règles concernant la numération des syllabes sont encore bien loin d'être précises et certaines.

part des Psaumes, sont en vers de cette mesure (1). Il y a des vers de quatre, de cinq, de six et de neuf syllabes, etc., alternant quelquefois avec des vers de mesure différente (2).

* 599. — Exemple de vers heptasyllabique.

Voici comme exemple de vers heptasyllabique, d'après M. Bickell, le Ps. cx, hébreu cxi. Ce psaume étant alphabétique, n° 605, chacune des lettres de l'alphabet indique avec certitude le commencement de chaque vers.

<p>‘Odé Yahvé hkol léhab, Beséd yescharim v'eda. Gedolim maté Yahve, Drouschim lekól cheqçhem. Hod véhadar poléhu, Véidqátho ‘ómadi lé‘ad. Zekr ‘asa linléothav. Khannón vérachoum Yahve. Tarp náthan lirecht, Yzkó Pólam beritho. Kókh má‘sav higgid Pámmo,</p>	<p>Lathéth lam náchlath góyim. Maté yadáv meth vnischtap, Ne‘ánám kól pikádáv; Staukim lé‘ad lé‘olám, ‘Soyrim heméth voyeschar. Pédóth schalákh Pámmo, Çivá ‘olám beritho; Qadósch venóra schméhu; Resébit khokmá yiráth Yah, Sekl tób lekhol ‘osehem; Thillátho ‘ómadi lé‘ad (3).</p>
--	--

(1) Voici, d'après le P. Gietmann, *De re metrica Hebræorum*, 1880, quels sont, indépendamment du livre de Job et des Proverbes, les poèmes composés de vers de sept syllabes: Gen., IV, 21-24; LXXI; Ex., XV; Num., XXI, 17-20; XXII, 7-10; 18-24; XXIV, 3-9; 13-19; Dent., XXXII; 1 Sam., II, 1-10; II Sam., XXII, 1-7; 1 Par., XVI, 8-36; Hab., III; Lam., V, 1-8; XII-XIV, 3; XXXVIII, 10-20; XI-XLV, 14; XLVI; XLVIII; LII; LVI-XLVI; Ps. II, III; V-X; XV; XVI, XVIII; XIX, 1-8; XX-XXVI; XXVIII; XXXI; XXXIII-XLI; XLIV-XLVI; XLIX-LI; LIV; LVII-LXVI; LXV; LXVIII; LXIX; LXXI-LXXXIII; LXXXVI; LXXXVIII; LXXXIX; XCI; XCII; XCIV-XCVII; C; CI-CXII; CXIV; CXV; CXXIII; CXVI; CXXXIV; CXXXV; CXXXVII-CXLII; CXLIII; CXLV-CI. — On trouve chez les poètes grecs chrétiens des vers heptasyllabiques qui étaient inconnus aux poètes profanes et qui sont faits sans doute sur le modèle des vers syriaques, par exemple, *l'Hymne du soir*, de S. Grégoire de Naziance, XXXII, L XXXVII, col. 511-514.

(2) Voir Bickell, *Metricæ biblicæ regulæ exemplis illustratæ*, Inspruck, 1879, p. 3-6.

(3) Bickell, *Carmina Veteris Testamenti Metricæ*, Inspruck, 1882, p. 79-80.

ARTICLE IV.

Des strophes.

Leur existence. — Moyens de les distinguer.

600. — De l'existence des strophes dans la poésie hébraïque.

1° Un très grand nombre de poèmes de l'Ancien Testament sont partagés en strophes. La strophe est comme une prolongation du parallélisme, une sorte de rythme soutenu pendant une série de vers et superposé au rythme de chaque vers particulier. Ce qui constitue essentiellement la strophe, c'est qu'elle renferme une idée unique ou principale, dont l'ensemble de vers qui la forment contient le développement complet. Chaque vers n'est qu'un anneau de la chaîne totale, qui est la strophe. La strophe est une des règles de la poésie lyrique, dans la plupart des langues. En hébreu, on ne la rencontre pas seulement dans les Psaumes, où le chant en chœur la rendait indispensable, mais aussi dans le livre de Job, où les pensées se partagent en groupes très distincts, mais naturellement moins réguliers pour la longueur que dans l'ode.

2° F. B. Kæster est le premier qui ait remarqué, en 1831, l'existence des strophes dans la poésie hébraïque (1). Aujourd'hui elle est admise par tous les orientalistes. On peut être en désaccord pour la détermination des strophes dans un poème donné; on est unanime à accepter le principe. Dans quelques psaumes, la division strophique est si évidente qu'il suffit de les lire pour qu'elle s'impose. Tel est, par exemple, le Ps. III, qui se compose de quatre strophes de quatre vers (sauf la quatrième qui en a cinq) exprimant chacune une idée particulière :

Jéhovah, que mes ennemis sont nombreux!
 Nombreux ceux qui s'élèvent contre moi,
 Nombreux ceux qui disent de moi :
 Point de salut pour lui en Dieu. — *Sélah*.

(1) *Die Strophen oder der Parallelismus der Verse der Hebräischen Poesie*, dans les *Studien und Kritiken*, 1831, p. 49-114.

Mais toi, Jéhovah, tu es mon bouclier,
 Ma gloire, celui qui relève ma tête.
 Ma voix invoque Jéhovah
 Et il m'exauce de sa montagne sainte. — *Sélah*.

Moi je me couche et je me réveille sans inquiétude,
 Parce que Jéhovah est mon soutien.
 Je ne crains pas la multitude du peuple
 Qui tout autour de moi me tend des pièges.
 Lève-toi, Jéhovah! salue-moi, ô mon Dieu!
 Frappe mes ennemis à la joue,
 Brise les dents des méchants.
 A Jéhovah le salut!
 Sur ton peuple ta bénédiction. — *Sélah* (1).

* 601. — Moyens de distinguer les strophes.

1° Le développement de la pensée, en quatre groupes distincts, est tellement visible dans le Ps. III, ainsi que dans plusieurs autres, qu'on y distingue sans aucune difficulté les strophes les unes des autres. Mais il n'est pas toujours aussi aisé de les discerner. Quoique ce soit une règle de la poésie lyrique de consacrer une strophe et une strophe seulement à chaque pensée, cette règle souffre des exceptions. Tantôt deux pensées différentes sont condensées dans une seule strophe; tantôt la même pensée se développe et se poursuit au delà de cette limite. Tous les poètes, dans tous les temps, se sont donné des licences dans ce genre, depuis Pindare et Horace jusqu'à nos jours. De plus, le nombre des vers qui composent la strophe peut être irrégulier; ici il est plus long, là il est plus court. La distinction des strophes est donc quelquefois très incertaine. Pour les poètes grecs, latins et français, on indique au lecteur, par quelque artifice d'impression, l'endroit où elles finissent. La tradition ne nous ayant pas conservé ces coupures dans la poésie hébraïque, l'étude seule peut nous les faire découvrir.

2° Quand le sens, qui doit être examiné avant tout, ne

(1) M. Bickel, *Carmina Veteris Testamenti*, p. 2, supprime le vers : « Frappe mes ennemis à la joue, » comme une addition inutile, et a ainsi 4 strophes de 4 vers. — La division en quatre strophes de quatre vers est également manifeste dans le Psaume CXX.

suffit pas, il est possible d'arriver à la détermination des strophes par quelques autres moyens.

3° Le premier de ces moyens accessoires est le *refrain*, qui revient régulièrement dans un certain nombre de psaumes, comme dans les Ps. XII et XLII, qui ne font qu'un, où le refrain : *Pourquoi l'affliges-tu, mon âme*, se lit aux versets XII, 6, 12 et XLII, 5, et produit un effet saisissant (1).

4° Le second signe auquel on peut reconnaître la fin d'une strophe est le mot hébreu *selah*. Le sens en est inconnu. Les Septante l'ont traduit par *ἐπέλαμα*, mot également obscur, mais qui paraît indiquer avec raison une coupure, une division dans le poème (2). Un grand nombre de critiques récents admettent que *selah* est une note qui marque la fin d'une strophe, quoique elle ait pu avoir aussi une autre signification (3).

(1) Le refrain marque ordinairement la fin, quelquefois le commencement de la strophe. Dans le Psaume LXII, chaque strophe commence par le mot *ak*, versets 2, 6 et 10, et les versets 2 et 6 commencent par le même vers. Le commencement des deux premières strophes du Ps. CXL est aussi à peu près le même, versets 2 et 5. On le rencontre dans les Ps. XXXIX, XLII, XLIII, XLVI, XLIX, LVII, LVIII, LX, LXII, LXIV, LXVII, LXXVIII, LXXX, XCIX, CVII, CXLIV, selon l'hébreu. Il y a aussi quelques refrains. Jud., v; II Sam., I, 19-27; Is., IX, XI, 16, 20; X, 4; Amos, I, 2. Le refrain est d'un vers, Ps. XXXIX, 6, 12; Is., IX, XI, 16, 20; de deux, Ps. XLII, 6, 12 et XLIII, 3; XLVI, 8 et 12; XLIX, 13 et 21; LVII, 6 et 12; LXXX, 4, 8 (13), 20; XCIX, 5 et 9; de quatre, Ps. CVII, 8 et 9, 15 et 16, 21 et 23, 31 et 32.

(2) Sur les divers sens donnés au mot *ἐπέλαμα*, on peut voir S. Grégoire de Nyse, t. XLIV, in Ps. c. x. col. 534-538 ou t. LXII, col. 701-707.

(3) Nous avons vu plus haut, n° 699, dans le Ps. III, le mot *selah* trois fois répété et indiquant en effet la fin des strophes. Outre le Ps. III, on le trouve aussi dans les Ps. IV, VII, IX, XV, XXI, XXIV, XXIX, XXXIX, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX; I, LI, LIV, LV, LVII, LIX, LX, LXI, LXII, LXVI, LXVII, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVII, LXXXI, LXXXII, LXXXIII, LXXXIV, LXXXV, LXXXVII, LXXXVIII, LXXXIX, CXL, CLXII, en font trente-neuf psaumes, plus Habacuc, III, ce qui fait quarante psaumes où se lit le *selah*. — Le *selah* marque-t-il toujours et sans exception la fin d'une strophe? Plusieurs le pensent, mais ce fait est douteux. Il est manifestement placé à la fin d'une strophe, Ps. XXXIX, 6, 12; LXVI, 4, 7, 15; LXVII, 4, 10; LXXXI, 8; LXXXIII, 9; LXXXIV, 9; LXXXIX, 3, 46, 49; CXL, 6, 4, 9; CLXII, 6. Il ne paraît pas en être de même des Ps. IV, 5; XXII, 6; LV, 8; LXVII, 2; LXVIII, 8, 33; LXXXV, 3; LXXXVII, 6; LXXXVIII, 8. Dans le Ps. LV, 20, et Habacuc, III, 3, 9, le *selah* est au

3° Les moyens que nous venons d'indiquer ne sont pas toujours suffisants pour reconnaître d'une manière infaillible la série des strophes. Il reste donc des incertitudes en plus d'un cas.

ARTICLE V.

De quelques particularités de la poésie hébraïque.

Rime. — Assonance. — Allitération. — Poèmes alphabétiques.

602. — De la rime.

Quelques hébraïsants ont cru que la rime jouait un rôle dans la poésie hébraïque. Elle s'y rencontre quelquefois, mais elle n'en est pas un élément essentiel. Les écrivains hébreux ne s'y sont jamais astreints d'une manière régulière et suivie (1).

* 603. — De l'assonance.

Les poètes bibliques affectionnent l'*assonance*, c'est-à-dire la reproduction fréquente d'une même syllabe dans la composition d'une pièce plus ou moins longue. Cette syllabe est d'ailleurs placée arbitrairement dans les vers. On peut citer comme exemples remarquables d'assonances le Ps. CXXIV (hébreu), et le cinquième chapitre des *Lamentations*, où la syllabe *nou* se rencontre trente-cinq fois dans les quarante-quatre vers qui le composent.

milien d'un verset. On a supposé que dans ces deux derniers exemples, comme dans la série précédente, le *selah* était mal placé; mais les cas sont trop nombreux pour permettre facilement cette hypothèse. De plus, les anciennes versions ont le *selah* au même endroit.

(1) Voici les principaux exemples de rimes dans la poésie biblique : Gen., IV, 23; XLIX, 5, 6, 7, 8; Num., XXV, 3, 6; Deut., XXXII, 15, 16, 17; Ps., VIII, 3, 4, 5, 6, 7; XVII, 2, 3, 6, 15, 17, 18, 20, 21, 27, 28, 31, 36, 37, 39, 41, 43, 44, 45, etc.; XX, XXII, 2, 3, 4, 5; XXV, 4, 5; XXXIV, 5, 6; CXLV, 11-15; Prov., XXXI, 17, 18; Cant., III, 11; Is., LXXIII, 22, etc. La rime est frappante dans la réponse de Samson aux Philistins qui ont deviné son énigme par la trahison de sa femme; Jud., XIV, 18 :

Loulé kharasch'hem be'égdélé? Si vous n'avez pas labouré avec ma génisse,
Lé' metsh'hem khédéhi. Vous n'auriez point deviné mon énigme.

L'emploi régulier de la rime, dans la poésie rabbinique, paraît avoir été introduit seulement vers le vi^e siècle de notre ère.

* 604. — De l'allitération.

Outre leur goût pour l'assonance, les poètes hébreux avaient une prédilection marquée pour l'*allitération*, c'est-à-dire la répétition des mêmes lettres ou des mêmes syllabes (1), l'*anomination* ou la répétition des mêmes mots sous des formes différentes (2), les *jeux de mots* (3). Ce sont là autant de traits du goût oriental. Ils ne sont pas d'ailleurs exclusivement propres à la poésie; ils se retrouvent aussi, mais beaucoup plus rarement, dans la prose.

* 605. — Poèmes acrostiches ou alphabétiques.

1° Il existe en hébreu un poème d'une forme particulière, dont il nous reste à parler pour achever de faire connaître l'art poétique d'Israël; c'est le poème alphabétique, dans lequel chaque vers ou chaque série parallèle de vers commence par une lettre de l'alphabet, reproduit selon l'ordre reçu. C'est donc une sorte d'acrostiche. Ce genre de composition paraît avoir été adopté de préférence, pour aider la mémoire à retenir les vers quand la suite des idées n'était pas très marquée (4).

(1) Ps. II, 8; XXII, 28; LXXII, 8; XCVIII, 3; Is., XLV, 22; XLIX, 2; Ps. XLVII, 5; Prov., V, 4; Is., XLIX, 2; Ez., V, 1; Ps. LXXIV, 6; LXXXVI, 15; CII, 8; CXI, 4; CXII, 4; CXLV, 8; Soph., I, 13; Job, XXX, 3; XXXVIII, 27, etc., etc.

(2) Is., XXII, 17, 78; XXIV, 16; XXIX, 14; XXVII, 7; XXXIII, 1, etc.

(3) Ps. XXXVI, 10; XL, 4; LII, 8; Is., XXII, 1, 2; Zach., IX, 5, etc.

(4) Les Ps. CXI et CXII sont composés chacun de vingt-deux vers, commençant par les vingt-deux lettres de l'alphabet. Les membres parallèles sont doubles dans les huit premiers versets, formés par les seize premières lettres. Le parallélisme a trois membres dans les deux derniers versets, et par conséquent six vers, commençant par les six dernières lettres. Dans le Ps. CXX (Vulgate, CXXII), il y a vingt-deux stances de seize vers chacune. Le premier membre parallèle de chaque strophe commence par la même lettre. Ce sont là les seuls exemples de Psalms alphabétiques parfaitement réguliers. L'éloge de la femme forte dans les Proverbes, XXXI, 10-31, est aussi un poème alphabétique tout à fait régulier, de même que les deux premiers chapitres et le quatrième des *Lamentations*. Dans le troisième chapitre, chaque lettre de l'alphabet est répétée trois fois et l'ordre est exactement suivi, excepté pour le *phé*, qui est placé avant l'*ain*, au lieu de la suivre. Les

2° Les compositions alphabétiques régulières, où il est impossible de méconnaître une certaine mesure, servent à Lowth de point de départ pour découvrir le parallélisme. Elles n'aident pas moins Kœster dans la découverte des strophes. En effet, dans le Ps. XXVII, chaque lettre de l'alphabet indique le commencement d'une strophe.

CHAPITRE II.

LE LIVRE DE JOB.

ARTICLE I.

Introduction au livre de Job.

Caractère historique du livre. A quelle époque Job a-t-il vécu? — En quel lieu? — Date de la composition du livre. — But. — Authenticité et intégrité. — Beautés littéraires. — Forme poétique. — Job, figure de Notre-Seigneur.

606. — Opinions diverses sur le caractère historique du livre de Job.

On a soutenu trois opinions diverses sur le caractère du livre de Job : 1° d'après les uns, c'est une pure fiction; 2° d'après les autres c'est un mélange de fiction et de vérité; 3° d'après le plus grand nombre et la croyance traditionnelle, il est complètement historique. — 1° Samuel Bar Nachman dit, dans le Talmud, *Baba Bathra*, 15 a : « Job n'a pas existé; il n'a pas été un homme créé, mais une parabole. » Ce sentiment était si contraire aux idées des Juifs que Hai Gaon, en l'an 1000, altéra ainsi ce passage : « Job a existé et il a été créé pour devenir une parabole. » J. D. Michaelis a fait revivre le premier l'opinion de Bar Nachman. — 2° Luther est l'inventeur de l'opinion mixte qui prétend que, dans le livre de Job, le roman s'allie à l'histoire. Il fut si solidement combattu par Bellarmin et d'autres théologiens

Ps. XXV, XXXIV, XXXVII, CXLV et surtout IX-X, sont des poèmes alphabétiques irréguliers.